

## La passe de l'étourdit<sup>1</sup>

Le début et la fin d'une analyse s'opposent apparemment symétriquement comme l'entrée et la sortie par une porte va-et-vient. Pourtant si je considère d'une part que la fin d'une analyse se pose encore et toujours davantage dans son rapport avec l'analyse sans fin et d'autre part que la fin de l'analyse *peut* déboucher sur l'avènement d'un nouvel analyste, je devrais admettre que la problématique de la fin de l'analyse dépasse de loin la configuration de ses débuts. Ouverture et fin ne passent pas par la même porte. La fin, loin d'être fin de partie d'échecs, pourrait bien être non pas une fin de partie avec pour reste une poubelle et ses immondices (cf. Beckett) mais l'échec de toute partie limitée. Une fin sans fin.

*Passer* une porte, une veste ou une convention ou encore *passer* dans une classe supérieure ou dans l'autre camp c'est toujours passer d'un lieu déterminé que l'on quitte pour un autre lieu *différent* du premier. Dès lors la « passe », loin d'être métaphore pour la fin de l'analyse, pourrait surtout servir de fermeture au questionnement propre à la psychanalyse, à l'analysant et à l'analyste. Le tour de la passe ne vaudrait alors que pour l'étourdi qui parle sans réfléchir au questionnement psychanalytique. Un tour de passe-passe clôturé à la hâte grâce aux prestes doigts du sujet supposé savoir y faire.

Mais que se passe-t-il dans cette hâte où le semblant risquerait bien d'oblitérer le déploiement du sujet supposé savoir ? Avec ce questionnement, le passé de la passe *doit* se déployer en imparfait de la passe (toujours imparfaite) qui indique non seulement le passé de l'événement, mais en même temps l'éclosion en suspens d'une vérité toujours nouvelle, jamais acquise<sup>2</sup>. La passe se transforme ainsi par les tours de dits toujours pluriels pour faire deviner un dire toujours en devenir : la passe de « L'Étourdit<sup>3</sup> » : « Va, d'étourdit, il n'y en a pas trop, pour qu'il te revienne l'après-midi<sup>4</sup>. » Dans cette passe, je vais – tu vas de tour dit en tour dit, de ce que j'ai déjà dit dans mon analyse et qui ne restera toujours qu'un mi-dit pour qu'apparaisse la place de l'au-delà de ce mi-dit, qui n'est pas un dit en plus, mais le dire infiniment plus complexe que tous les dits réunis, le dire indiscernable comme tel qui dépasse toute construction.

---

<sup>1</sup> Intervention faite le 8 novembre 2003, dans le cadre du collège de la passe, à Bruxelles.

<sup>2</sup> Cf. Christian Fierens, *Logique de l'inconscient*, Bruxelles-Paris, De Boeck Université, 1999, chap. 6.

<sup>3</sup> Cf. Christian Fierens, *Lecture de L'Étourdit. Lacan 1972*, Paris, L'Harmattan, 2002.

<sup>4</sup> J. Lacan, « L'Étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Seuil, 1973, p. 25 ; *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 468.

Je propose ici une *interprétation* d'une page de « L'Étourdit », la page qui commence par « Disons pourtant la fin de l'analyse du tore névrotique<sup>5</sup> ». Cette page se situe dans le *deuxième tour* de « L'Étourdit », dans la suite directe de la question de l'*enseignement* (ou mathème) propre à la *structure*.

### *L'enseignement et le deuxième tour*

Comment avoir prise sur l'enseignable ? S'agit-il de récolter les résultats d'expériences qui viendront conforter ou/et remettre en question une théorie plus ou moins stable et en même temps aussi ouverte à une révision judicieuse ? Ainsi pourrait-on transmettre dans l'enseignement des éléments d'un ensemble ordonné : à savoir ; ainsi pourrait-on aussi ranger cet enseignement en un système ordonné, littéralement, en une « encyclopédie ». Ce modèle d'enseignement correspond à la formation classique du psychanalyste : formation théorique (y compris universitaire), analyse didactique, contrôles ou supervisions. Le savoir de l'analyse ou de l'analyste y est représenté par ses éléments tirés de l'analyse personnelle de l'analyste, des analyses qu'il mène, des communications qui lui parviennent de la communauté des autres analystes.

Mais y a-t-il à proprement parler là enseignement ou « mathème » au sens de la *production* d'un savoir (cf. les paradoxes du *Ménon* de Platon) ? Il y a certes un supposé savoir éventuellement ouvert à révision. Mais ce savoir semble *toujours déjà là*. Le confirment les références révérencielles à Freud ou à Lacan. On peut sans doute transvaser le savoir d'un récipient dans un autre, le premier récipient nommé par exemple Lacan, le deuxième le récipiendaire.

Il n'est pas possible de *produire* un savoir qui est *déjà là*.

On ne pourrait que le *reproduire*. Auquel cas nous ne serions que les successeurs de Freud ou de Lacan, psychanalyste de la 2<sup>ième</sup>, 3<sup>ième</sup>... n<sup>ième</sup> génération. Des répétiteurs en somme. Bien entendu ces successeurs peuvent être *légitimés* par une autorité supérieure, par « quelques autres » ; leur formation d'analyste peut être *reconnue* par des instances compétentes, etc. La légitimation aussi bien que la reconnaissance court-circuitent en tout cas le *désir* d'être analyste (le désir se donne dans le rêve et « ce n'est pas en dormant qu'on se fait reconnaître<sup>6</sup> »).

Restent cependant deux tours du déjà et du encore :

- il y a *déjà* un savoir constitué par exemple par Freud et par Lacan,
- il y a *encore* quelque chose qui vient après.

Je dis donc que si le *encore* est la répétition à l'identique du *déjà*, il n'y a pas d'enseignement, mais une reproduction. Je dis aussi que si le *encore* admet

---

<sup>5</sup> J. Lacan, « L'Étourdit », *Scilicet*, n° 4, *op. cit.*, p. 43 ; *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 487.

<sup>6</sup> J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 624.

quelques changements *mineurs* ou quelques rajouts actualisés à l'ensemble du savoir freudo-lacanian, il n'y a pas davantage de *production* d'enseignement, de mathème.

Pour qu'il y ait enseignement ou mathème, il faut que le deuxième tour du *encore* redoublant le tour du *déjà* modifie la structure. Je suppose maintenant que cette articulation de *ces* « deux tours » est intrinsèque à la structure elle-même (ce point demanderait de relire « L'Étourdit » dans son intégralité). Seule *cette* modification de la structure (qui suppose au minimum ce *déjà* et ce *encore*) justifie l'importance des deux tours. Et elle est présente dans les deux tours de « L'Étourdit », dans les deux tours de l'interprétation, dans les deux tours de l'analyse et de la passe. Cette structure de *modification* de la structure est donc la condition de possibilité de l'analyse depuis son *début* (à ne pas « oublier » !).

Pourtant il y a des concepts fondamentaux qui ne sont pas niables, c'est le premier tour de « L'Étourdit » :

Chap. 1 : le signifiant est subversion du mot,

Chap. 2 : le dire est irréductible au dit,

Chap. 3 : il n'y a pas de rapport sexuel,

Chap. 4 : le phallus est un fonctionnement logique.

Chacun de ces concepts fondamentaux se laisse pourtant décomposer, analyser et se présente donc comme un pur multiple. La psychanalyse n'a toujours pas trouvé son atome et ne le trouvera pas.

Quelle place peut donc bien prendre le deuxième tour, s'il n'est pas la répétition à l'identique ou presque du premier tour, étant donné que les petits rajouts ne changent fondamentalement rien à l'affaire (petites différences narcissiques) ? Je peux regrouper les éléments pour former des sous-ensembles : ainsi à partir du seul 1, je peux considérer 1-2, 1-3, 1-4, 1-2-3, 1-2-4, 1-3-4 et 1-2-3-4. Cette reconsidération de 1, ce deuxième tour de 1 est bien sûr infiniment plus riche que le seul 1 : le chapitre 1 du deuxième tour, consacré à la topologie, tout en reprenant la question du pur signifiant, le développe infiniment par ses rapport avec le reste.

Alors seulement il peut y avoir une « en-cyclo-pédie » impossible : un enseignement sous condition de ces regroupements qui visent l'unité qui échappe toujours : la passe serait la tentative d'une encyclopédie toujours impossible.

La topologie qui est mathème non pas pour ses connotations mathématiques mais pour nous enseigner est la mise en place de cette reprise d'un déjà par un encore qui la développe infiniment.

Il n'en est pas autrement pour *l'interprétation* en général. Prenons le cas trivial d'une situation à quatre éléments complexes mais réduits néanmoins pour les besoins de l'exemple à leur simplicité : le petit Hans, son papa, sa maman, le

professeur Freud. Un premier tour pourra dire ce que sont chacun de ces quatre personnages. Mais un deuxième tour devra les regrouper en sous-ensembles : le couple du petit Hans et de Freud, le couple de son papa et de sa maman, etc. ; le triplet Hans, son papa, sa maman, le triplet Hans, sa maman, Freud, etc., etc.

Mais ce schéma est déjà présent dans la méthode même de l'association libre : le rêve notamment se présente non seulement comme un récit composé, mais encore chaque terme dont il est composé se ramifie en une multitude d'associations qui se recourent. Qu'en est-il de ce recouvrement ? En un premier temps on pourrait croire que la deuxième lecture qui regrouperait les associations pourra trouver un point central, qui polarise et synthétise toutes les associations pour découvrir « l'ombilic du rêve » ou le « fantasme fondamental » du rêveur. Mais dès la *Traumdeutung* de Freud, on *sait* que cet ombilic est un enchevêtrement de plus en plus dense et complexe de fils qui se croisent, s'assemblent et se recourent et l'interprète est obligé, devant la complexité infinie de la chose, d'abandonner tout projet d'exhaustion. L'ombilic n'est pas un, il est un infini d'infini qui laisse l'encylopédiste pantois. L'ordonnance dénombrable d'une idée après l'autre ne suffit pas, comme d'ailleurs tout analysant peut en faire l'expérience lorsque devant la multitude des pistes possibles il doit *choisir*.

Le deuxième tour est donc infini et dépasse même l'ordonnance dénombrable. S'il y a passe, elle sera infinie, donc inachevée.

Pourtant si la structure est telle qu'elle implique nécessairement le deuxième tour, on peut penser qu'il n'y a pas d'analyse sans lui, qu'il n'y a pas d'analyse sans la question de la passe conçue comme reprise infinie de ce qui a été dit. La perspective de la passe est présente dès le début de l'analyse. Pour analyser « la fin de l'analyse du tore névrotique », je dois commencer par le début, par la première étape dans la modification de la structure, par « l'analyse de la demande ».

### *Du tore à la bande de Moebius ou de la névrose à la névrose de transfert*

On admettra que toute analyse se présente comme l'attente d'une réponse adéquate à une demande. Le chaînon de la réponse fait chaîne avec le chaînon de la demande. Telle est la présentation primordiale : *deux* tores qui s'enlacent. Demandes et désirs se répondent : apparemment quoi de plus semblable à une demande qu'un désir : « vos désirs sont des ordres », dirait le névrosé à son Autre. Ce *deux* de deux personnes qui dialoguent n'est précisément pas le deux des deux tours : le dialogue est plutôt l'empêchement radical du deuxième tour. La première étape consistera donc à laisser tomber ce

deux du dialogue, à mettre entre parenthèses ce grand A supposé savoir répondre à la demande.

Par l'abstention de l'analyste, la *présentation* primordiale de l'analyse comme dialogue ou comme névrose est modifiée et cette modification donnera lieu à une présentation nouvelle, à une *représentation* comme névrose de transfert ou comme fantasme.

Donc l'analyste met entre parenthèses son tore présenté dans la névrose pour ne retenir que le seul tore du névrosé proprement dit dans lequel il va intervenir.

« Ne pas répondre à la demande » veut dire ne pas y répondre sans impliquer dans la demande le double tour du désir : le *deux* du tore est ainsi transféré sur le *deux* du désir. Je remarque tout de suite que le *deux* des deux tores recouvrait deux choses *semblables* (deux tores), alors que le deux du désir (unique) concerne une différence interne à *une* structure (au désir) qui oscille à l'intérieur du même processus entre un plus et un moins, entre un désirer et ne pas désirer, entre un dire ou ne pas dire, entre un avoir et un ne pas avoir, etc. Il s'agira donc de répondre à la demande en tenant compte de cette duplicité, de cette équivoque sous-jacente à la demande.

Le désir se dédouble aussi en un niveau élémentaire (« vos désirs sont des ordres ») et une reprise regroupant les éléments du désir sous toutes ses formes, ce qui implique la négation du désir et plus encore le manque à être fondamental qui apparaît dès que l'opération de regroupement se précise.

Ainsi l'obsessionnel de Lacan<sup>7</sup> a-t-il bien pu demander à Lacan une réponse dialogale : demande de l'aveu de l'impuissance de l'analyste correspondant à l'impuissance de l'analysant, ou encore demande d'entériner une homosexualité latente, etc. Malgré la non-réponse de Lacan, la présentation névrotique (en double tore) persiste et aurait pu persister longtemps si le rêve de la maîtresse de l'analysant n'avait trouvé à répondre convenablement à sa demande qu'elle couche avec un autre homme pour voir. La fonction du tiers n'est pas ici dans la demande de l'obsessionnel : l'autre homme proposé par l'obsessionnel — et qu'on peut appeler le « troisième homme », en souvenir de Platon, etc. — ne fait jamais que l'enchaînement des deux autres en tores.

Le tiers ne naît *que* de la duplication si pas de la duplicité du désir : il s'agit en effet en même temps d'avoir le phallus et de ne pas l'avoir. La maîtresse rêve en effet : « Elle a un phallus, elle en sent la forme sous son vêtement, ce qui ne l'empêche pas d'avoir aussi un vagin, ni surtout de désirer que ce phallus y vienne<sup>8</sup>. » Le troisième n'apparaît donc pas comme adjonction d'un autre aux deux premiers, mais par la structure du désir qui implique le *deuxième tour* du désir. Cette structure du désir est visible dès le chapitre de la

---

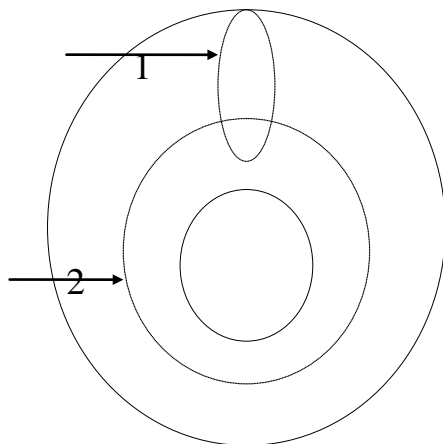
<sup>7</sup> *Id., ibid.*, pp. 630-631.

<sup>8</sup> *Id., ibid.*, p. 631.

*Traumdeutung* consacré à la déformation qui duplique le chapitre consacré au rêve comme accomplissement de souhait. Le premier tour s'y lit : « le rêve est un accomplissement de souhait » ; le deuxième tour : « le rêve est l'accomplissement déguisé, d'un souhait réprimé, refoulé ».

Ce double tour du désir sur une *même* demande est nécessaire pour qu'un désir ne s'apparie pas avec une demande et un autre désir avec une autre demande, ce qui ne ferait que redoubler la structure névrotique. L'introduction du troisième homme, comme l'analysant obsessionnel le demandait, aurait bien sûr servi à redoubler le double tore.

La prise de la demande doit donc être non pas seulement négative (ne pas répondre à la demande) mais positive : quelle est la *limite* — inatteignable sans doute — de cette demande répétable indéfiniment « le grand charroi reste pourtant<sup>9</sup> ». La limite de la demande est qu'elle se boucle tout en incluant l'impossible du désir : avoir et ne pas avoir (le phallus). Cette coupure qui assigne une limite inatteignable à la demande peut être imagée sur un tore où les cercles autour de l'âme du tore (1) représentent la demande tandis que les cercles autour de l'axe du tore représentent le désir (2) :



La maîtresse de l'analysant obsessionnel de Lacan réalise dans son rêve une coupure qui à partir d'une seule demande réussit à faire le double tour de la duplicité du désir (avoir et ne pas avoir le phallus). Par cette coupure le pneu ou le tore névrotique est crevé et lacéré : subsiste une seule bande à deux bords tordue deux fois  $\frac{1}{2}$  fois ; le tore a disparu. Chaque bord représente le parcours intégral des deux tours du désir, donc la continuité du désir d'avoir le phallus avec le désir de ne pas l'avoir. On pourra coller un bord *avec lui-même* de telle sorte qu'en tout point de ce collement on puisse passer directement et immédiatement d'un désir à son contraire, du désir d'avoir le phallus au désir de ne pas l'avoir.

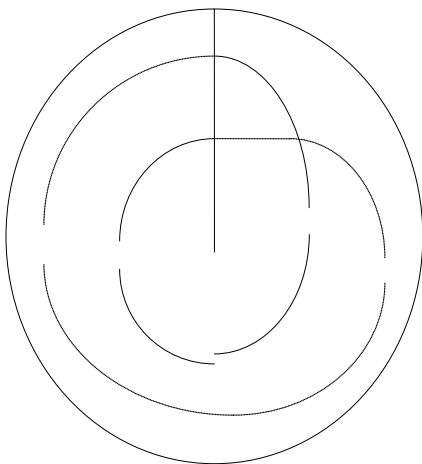
<sup>9</sup> *Id., ibid.*, p. 631.

L'opération complète a remplacé la forme névrotique ou le tore par une bande de Moebius ou une forme de névrose de transfert. Déjà la névrose est « guérie »... au prix d'une névrose de transfert d'ailleurs particulièrement instable, puisqu'il suffit de parcourir le chemin en sens inverse pour retrouver l'articulation névrotique des deux tores.

L'analyste y a mis du sien pour répondre en fonction de la limite de la demande, en fonction du double tour du désir. Il y mettra aussi du sien pour stabiliser la structure moebienne, la structure transférentielle porteuse du désir équivoque.

### *La stabilisation du transfert*

Jusqu'à présent, toute la matière provenait de la névrose elle-même, de la surface torique. Pour stabiliser la bande moebienne produite avec la matière névrotique, l'analyste peut y apporter une surface supplémentaire, une rondelle sphérique dont le bord viendra se coller au bord unique de la bande de Moebius pour former un *cross-cap* :



Mais d'où vient cet apport de l'analyste ? Précisément pas de lui s'il s'abstient de donner réponse satisfaisante à la demande. Tout ce qui semblera venir de l'analyste sera donc avant tout du « semblant ». Car cet apport ne peut venir que de la structure du désir qu'il a laissé se déployer. Aussi bien est-ce comme objet problématique du désir que l'analyste se précipite — « s'emble » — pour stabiliser la structure moebienne ; objet problématique parce qu'il a le phallus en même temps qu'il ne l'a pas ou plus exactement il se précipite comme objet qui soutient l'ambiguïté du désir.

L'ampleur de cet apport de l'analyste peut être aussi petit ou aussi grand qu'on veut. L'important est que la surface moebienne — en droit

réductible à la coupure médiane — soit soutenue par une surface qui rende la coupure possible.

À partir de cette coupure pourront se soutenir toutes et n'importe quelle interprétations, c'est-à-dire toute et n'importe quelle coupure fermée.

Pourra-t-on dès lors accumuler les interprétations sur cette surface considérée comme l'ensemble porteur des interprétations.

Chaque interprétation est déjà la *double* coupure qui relie un tour à son *second* tour : il serait donc erroné de la prendre comme singulière et additionnable à « d'autres » interprétations.

Si malgré tout je prend les interprétations comme éléments singuliers, je me trouverai invité au deuxième tour qui les regroupe. Excroissance sans fin, je suis donc dans le *cross-cap* qui a modifié la structure de la névrose en structure de l'analyse sans fin, en structure de la névrose de transfert.

De droit, il n'y aurait donc pas de fin à l'analyse.

Pourtant l'analysant n'est pas l'analyste. Et s'il y a séparation des deux à la fin de chaque séance, il doit bien y avoir une structure même de la séparation définie si pas « définitive » . Même si l'analyse se poursuit indéfiniment en son *cross-cap*, on doit concevoir la coupure entre l'analysant et l'analyste, la fin de telle tranche d'analyse.

### *La séparation de l'analysant et de l'analyste*

La séparation en structure paraît d'abord impossible : puisque la modification de la structure est la structure elle-même, on ne peut congédier purement et simplement une partie de la structure (l'analyste notamment).

On se séparerait ainsi certes du *corps* de l'analyste (et de tout le cadre qu'il suppose) ou encore les séances seraient interrompues, mais on ne pourrait se séparer de l'idéal de l'analyse représenté notamment par l'analyste. [Le cas de figure où l'analyste est manifestement défaillant par rapport à l'*idéal* de l'analyse permet sans doute une liquidation d'un transfert, mais n'est qu'une fin accidentelle de l'analyse, qui repose la question à la tranche suivante.] Quoi qu'il en soit, la coupure *simple* qui séparerait l'analysant et l'analyste maintiendrait tout simplement la structure modifiante et modifiée de l'idéal de l'analyse en ne perdant que la dépouille morte d'un semblant définitivement démasqué. Il resterait au mieux un *cross-cap* débarrassé des scories du semblant, du fantôme *abject* de l'analyste. Ceci suppose que l'analyste n'a été *qu'un* objet *a* provisoire, escroc du désir. Ce serait : **la chute de l'analyste qui n'est pas objet a**. Peu de chance que l'analysant devienne une telle figure abjecte. Et on ne peut rester dans l'analyse que comme dans une structure idéale, plate : un membre parmi d'autres.

Mais l'analyste a tenu au moins *trois* positions différentes :



Celle du grand Autre dont le désir serait enchaîné dans le tore du névrosé. Telle est la présentation première de l'analyse.

Celle de la coupure qui modifie la structure torique en bande de Moebius ; ou qui transforme par la réponse convenable à la demande la névrose en névrose de transfert.

Celle qui fournit la matière pour stabiliser la structure modifiée.

Je peux repérer respectivement le grand Autre, le sujet barré et l'objet *a*.

L'analyste est d'abord *présenté* comme grand Autre. Position intenable et impossible : le présenté ne peut que s'absenter. L'analyste se mue alors en *représentant* du grand Autre qui n'existe pas : d'abord sous la forme de la barre du sujet (qui barre en même temps le grand Autre), ensuite sous la forme de l'objet *a* qui re-présente ou qui stabilise la représentation labile du sujet barré.

On a là une déconstruction progressive du grand Autre en même temps qu'une complexification progressive dans l'ordre de la présentation, représentation, représentation de la représentation.

L'analyste était tout (il était le grand Autre), d'un Autre à l'autre, il finira par représenter l'objet *a* qui lui-même n'est que le rien impossible. Ce serait : **la chute de l'objet *a* qui n'est plus l'analyste.**

La fin de l'analyse n'est donc pas la simple chute de l'objet *a*, mais la décomposition du grand Autre jusqu'à la chute de l'objet *a*. La différence est d'importance puisqu'elle met en évidence la construction impossible de la représentation de représentation ou encore la nécessité structurelle du deuxième tour. Reste donc la *nécessité* structurelle du *deuxième* tour qui était présente dès le début de l'analyse dans son histoire (la *Traumdeutung*) aussi bien que dans chaque cure (l'association libre et ses regroupements d'associations) : la fin de l'analyse du tore névrotique conduit donc à la *même* structure que son début non comme présentation en tore, mais comme représentation en bande moebienne. Pas étonnant que l'analysant cette fois devienne analyste.

Quelle est la différence entre les deux séparations ? Chaque fois on se sépare de l'analyste. Dans le premier cas l'analyste est réputé avoir radicalement failli à l'analyse, ce qui bien sûr est toujours peu ou prou le cas. Dans le deuxième cas l'analyste est séparé dans son histoire, qui à partir de la présentation du grand Autre, débouche sur une modification de la structure où il apparaît tantôt comme sujet barré, tantôt comme objet *a*. Autrement dit l'analyste a été la structure même du fantasme et c'est comme telle que se joue la séparation structurelle du fantasme.

Le deuil de l'analyste en est profondément différent puisque dans le premier cas, il faudra le remplacer par un substitut : ce serait simplement un deuil d'un objet d'amour particulier ; alors que dans le second cas, le deuil est la décomposition progressive du grand Autre en même temps que la construction en deux tours d'une structure toujours en mouvement : pourrions-nous dire qu'il s'agirait du deuil d'un objet aimé, un deuil ambivalent, mélancolique ? Peut-

être, mais cela ne suffit pas, puisque le deuil s'accomplit aussi et surtout dans le registre du savoir et de l'ignorance et ce deuil mettra en œuvre une structure spécifique (le sujet supposé du savoir). D'étourdi par le deuil dans le premier cas, l'analysant devient des tours dits. Étourdit, il est structure, c'est son expérience même qui se construit dans le cours de la modification structurelle.

*Que reste-t-il après analyse ?*

La bande de Moebius qui nous reste maintenant n'est-elle pas de nouveau sujette à de nouveau se modifier et à retomber dans le tore par une modification de structure inverse au processus de l'analyse ? On n'aurait finalement rien gagné du tout dans ce va-et-vient. La porte d'entrée serait la porte de sortie.

Schématiquement tel peut en effet être le cas et l'on peut comprendre que les tranches d'analyse se succèdent ainsi indéfiniment.

Cette succession indéfinie repose pourtant sur l'indifférence du premier et du deuxième tours. Si le deuxième tour s'avère *identique* au premier tour, autrement dit si l'on se contente d'accumuler les éléments associés les uns à côtés des autres, c'est-à-dire si l'interprétation est univoque, ou encore si l'analyse ne comporte pas la dimension de passe qui la complexifie à l'infini, la coupure finale de l'analyse (ou du *cross-cap*) se fera en un seul tout libérant un seul morceau : l'idéal quelconque stabilisé (un lambeau strictement sphérique) d'un concept d'analyse où peuvent s'inscrire sans problème tous les éléments (analystes) qui lui appartiennent. La question de savoir si l'analyste didacticien garde ou non son prestige d'analyste est sans importance ; car ce qui compte c'est qu'il y ait *compte* possible des éléments qui s'inscrivent dans l'ensemble des analystes regroupés (peu importe d'ailleurs que le mode de regroupement se présente comme passe ou comme grades hiérarchiques).

Considérons maintenant que la différence entre le premier et le deuxième tours est opérante. La coupure finale en deux tours nous laisse deux morceaux : l'objet *a* (l'analyste) dont on fait le deuil (chacun à sa façon) et la bande de Moebius qui reste mise à plat comme élément stable.

Pourquoi la bande est-elle dite stable ? Ne pourrait-elle pas être coupée par une coupure médiane qui la transformerait automatiquement en bande bipartie ? Car la bande moebienne « n'est rien d'autre que la coupure à un seul tour<sup>10</sup> » et « l'ab-sens qui résulte de la coupure simple, fait l'absence de la bande de Moebius<sup>11</sup> ». Sans doute la réversibilité est là, notamment dans l'interprétation première qui coupe la demande avec le double tour du désir. Et

---

<sup>10</sup> *Id.*, *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 470.

<sup>11</sup> *Id.*, *ibid.*, p. 471.

l'analyse ne peut se terminer par une interprétation telle que le rêve de la maîtresse de l'obsessionnel. Pourquoi *ce* deuxième tour bien circonscrit n'est-il pas suffisant ? Précisément parce qu'il est bien circonscrit ; il peut donc faire élément parmi d'autres éléments ; le deuxième tour peut donc s'oublier *comme* deuxième tour et devenir élément en plus ; le cas peut donc retomber facilement dans la bande moebienne réduite effectivement à la coupure (en conséquence de quoi l'analyste sera un élément du groupe analytique).

Mais alors quand pourrons-nous dire qu'il est *sûr* qu'il y a *deux* tours impossibles à confondre en un seul ? Ou encore quand pourrons-nous dire que la bande de Moebius est impossible, qu'il est impossible d'en extraire son essence que serait la coupure unique ?

Je l'ai dit : le premier tour rassemble des éléments et le deuxième tour organise une relecture qui regroupe ses éléments en autant de sous-ensembles (cf. l'exemple schématique du petit Hans). Tant qu'il s'agit d'un ensemble *fini* d'éléments ( $n$ ), on peut facilement calculer le nombre de regroupements de ces éléments ( $2^n$ ). La différence entre le premier tour et le deuxième tour croît donc exponentiellement avec le nombre d'éléments. Posons la question de la *limite* de cette différence entre le premier et le deuxième tours : question tout à fait judicieuse si je veux penser la *fin* ou la *limite* de l'analyse. Le théorème d'Easton (1970) établit que pour le premier infini (aleph 0) et pour tous ses successeurs, la cardinalité de l'ensemble de leurs parties peut prendre à peu près n'importe quelle valeur dans la suite des alephs. « Ce théorème établit la complète errance de l'excès<sup>12</sup>. » L'excès du deuxième tour sur le premier tour sera absolument garanti si le premier tour comporte un infini d'éléments. Nous nous contentons d'habitude d'un premier tour suffisamment grand pour faire croire à l'infini. Mais attention l'infini du premier tour implique un deuxième tour encore plus complexe : la passe est résolument infinie non pas simplement au second degré, mais à un degré supérieur inconstructible.

La différence entre le premier et le second tours (disons ici la différence entre l'analyse et la passe) est garantie par l'infini du premier tour (par la longueur *infinie*, disons par la longueur « suffisante » de l'analyse). Des tours dits du premier tour, il n'y en a pas trop (jamais de trop pour toucher l'infini), pour qu'il te revienne en un deuxième tour encore infiniment plus infini que le premier tour, disons radicalement différent du premier. L'infini simple du premier tour garantit ainsi l'excès du deuxième tour par rapport au premier ou encore la stabilité de la mise à plat de la bande moebienne, qui devient alors *impossible* à réduire à la coupure simple, mais en même temps *impossible* à définir (puisque la coupure simple c'est ce qui définit la bande moebienne).

---

<sup>12</sup> Cf. A. Badiou, *L'Être et l'événement*, Paris, Seuil, 1988, p. 559.

## *L'impossibilité de la passe*

Une passe *possible* serait celle qui serait commensurable à l'analyse. Par là le deuxième tour pourrait aisément se confondre avec le premier. La passe se réduirait ainsi à l'entrée d'un élément (un « bon élément » comme on dit) dans l'ensemble regroupant les analystes, un nouveau récipiendaire, récipient pour la soupe analytique moulinée au passe-vite de la passe possible et finie. Mais je l'ai dit *cette* passe se réduit au tour de passe-passe qui réduit le deux essentiel à la passe au seul et unique tour.

La vraie passe suppose au contraire le *deuxième* tour qui a une puissance infiniment supérieure au premier, *même s'il se base sur le premier*.

Disons que le premier tour offre un certain *savoir* : pensons-le comme savoir produit par l'hystérique, savoir de l'esclave et même savoir récolté comme ensemble d'éléments dans l'université.

À partir de ce savoir considéré comme ensemble d'éléments, je peux *commencer* à passer à un deuxième tour qui reprend ces éléments. Je ne puis faire plus que commencer puisque la tâche est infiniment infinie : ma construction sera toujours une hypothèse, une supposition jamais terminée. Je suppose donc à partir des élément du savoir : je suis le sujet supposé à partir du savoir, « sujet supposé du savoir<sup>13</sup> ». L'assurance de cette supposition impossible du deuxième tour *différente* du savoir possible et même effectif du premier tour se tire du *deux* et de la *différence*.

Le supposé (deuxième) du savoir (premier) implique, on l'a vu, la coupure à deux tours séparant deux morceaux : l'objet *a* (analyste chu) et le sujet barré qui reste (bande de Moebius irréductible à la coupure). Reste donc assurément le « sujet supposé du savoir ». Le sujet supposé à partir du savoir est simplement un *lieu*, le lieu (*ubi cogito, ibi sum*) où se joue le processus de regroupement toujours *inchoatif* et dont l'achèvement est radicalement impossible. J'insiste, ce « sujet supposé du savoir » est le résultat de la passe impossible faisant suite à l'analyse effective : il n'est *pas* l'analyste, malgré la correction erronée et malencontreuse de l'éditeur des *Autres Écrits* qui transforme indûment « l'analyse » (dans *Scilicet*) par « l'analyste » (sans doute par attraction à quelque slogan réducteur). « Son sujet supposé du savoir » est bien le « sujet supposé du savoir » comme fin de l'analyse et non comme propriété ou fin de l'analyste.

## *Le sujet supposé du savoir propre à l'analyse*

---

<sup>13</sup> J. Lacan, *Autres écrits, op. cit.*, p. 487.

On pourra maintenant détailler. Sujet supposé savoir : sujet = sexe, supposé = sens, savoir = signification. SSS : SSS.

Le *sujet* produit par l'analyse est la bande de Moebius mise à plat non réductible à la coupure : les deux tours du même bord sont pourtant radicalement irréductibles — « il n'y a pas de rapport sexuel ». Si « l'homme » peut compter son savoir (il est possible de compter tous les éléments et pour ce faire de s'en extraire), le deuxième tour regroupant des éléments de ce savoir par « une femme » est impossible. Il n'y a pas de commensurabilité entre les deux tours (le dialogue entre les sexes est impossible). Pourtant cette incommensurabilité (« il n'y a pas de rapport sexuel ») est présente en tout point du bord, c'est-à-dire qu'elle a toujours déjà commencé dès l'entrée en analyse. C'est dès que l'analysant passe la porte de l'analyste pour la première fois, qu'il y a passe.

La *supposition* est construite par la mise en *série* des éléments du savoir. *Dire* « sérieusement », c'est reprendre les dits en les regroupant entre eux (les associations qui se croisent et se regroupent) et en faire *sens* orienté par la série. Ce sérieux est en même temps l'essence du comique, qui a pour fonction de regrouper des éléments tragiques, de les mettre en série pour en avoir une *deuxième* lecture, au « deuxième » degré (le comique de quelque qui se casse la gueule en est un simple exemple, la comédie grecque qui clôt une trilogie dramatique en est un autre plus élaboré). La supposition dépasse donc les éléments du savoir : elle est à partir du savoir limite impossible à atteindre.

Le *savoir* peut maintenant être éclairé par un effet rétroactif : il est l'ensemble des éléments qui ont pu servir à la modification de la structure, à la *différence* du premier et du deuxième tours. Il est le rassemblement des éléments « conféromère », rassemblement d'insultes dans l'épopée (confer Homère) ou rassemblement d'éléments pour former un jugement ou rassemblement de tous les éléments individus lors du jugement dernier. Ce savoir abolit toute signification anticipée, reste seule la signification du phallus ou le savoir dans la différence du sujet barré et de l'objet *a* ; il est fantasme, signification dernière où se perd toute signification.

Que reprend donc ce sujet supposé du savoir ?

Le sexe reprend le troisième chapitre du premier tour (« il n'y a pas de rapport sexuel »).

Le sens reprend le deuxième chapitre du premier tour (le dire qui s'origine du dire de Freud et de l'ab-sens de l'analyste qui ne colle pas aux éléments associatifs et ainsi laisse la place à autre chose).

La signification reprend le quatrième chapitre du premier tour (la fonction phallique : toute signification renvoie à une autre signification et se situe ainsi dans le découpage du fantasme).

Tenons-nous là les éléments nécessaires pour faire un analyste ?

Presque, car il lui manque encore le premier chapitre : le signifiant qu'il ne peut donner lui-même à moins de recommencer lui-même son analyse, ce qui est toujours possible.

De tout cela (SSS), le sujet « saura se faire une conduite ».

Prendra-t-il un nombre *limité* de regroupement qui est notons-le bien propre au deuxième tour ? Une seule vérité prélevée sur la bande moebienne stable ? Il en *oubliera* en conséquence la structure infiniment infinie du deuxième tour. En conséquence il recouvrira par le beau l'horreur de cet excès induisant l'errance. Ce beau reste pourtant situé dans l'entre-deux-morts, dans l'entre-deux du premier et du deuxième tours (la première mort — la mort physique — est celle qui compte la mort comme un élément, notamment le dernier événement de la vie, la deuxième mort — celle qui commande — est celle qui a déjà recoupé et regroupé la première mort avec d'autres éléments de la vie).

Restera-t-il dans le deuxième tour, c'est-à-dire dans la passe infinie, dans la passe de l'étourdit ? Il ne pourra alors qu'attendre le signifiant, l'élément toujours neuf qui le contraint sans fin à rassembler ce savoir en un deuxième tour. Il acceptera dès lors d'être interpellé par la présentation de la névrose qui le place en position de sujet sachant (le supposé tombant dans l'oubliette du grand Autre : le sujet supposé savoir c'est le grand Autre). Fort du deuxième tour, il effacera son propre sujet pour construire la stabilité de ce deuxième tour (le sujet tombant dans l'oubliette de l'objet *a* : le sujet supposé savoir c'est l'objet *a*). Enfin le troisième temps n'est pas l'oubli de soi devenu analyste (la sainteté produite par l'analyse l'a bien formé à l'abjection dont il peut parfaitement se satisfaire). Le troisième temps est l'effacement du savoir qui construit l'entre-deux des deux tours, soit le sujet barré : le savoir tombe dans l'oubliette du sujet barré (le sujet supposé du savoir c'est le sujet barré à partir du savoir oublié au profit de la structure modifiante).

Le savoir, même s'il était la base de tout l'édifice de l'analyse, est devenu vérité oubliée, qui sous-tend le semblant qui stabilise le transfert et l'attire :

Objet a	→	sujet barré
-----		-----
savoir		?

Le dispositif est en place pour que le ? trouve une première réponse, pour qu'une analyse nouvelle puisse commencer par la venue d'un signifiant premier.

On peut maintenant lire la page de « L'Étourdit » en question, mot à mot.